

***In vino veritas (Es 62 : 1-5 ; Jn 2 : 1-12).***

Il y a un paradoxe pour nous dans ce miracle de l'eau changée en vin aux noces de Cana. Nous sommes à la fois touchés, interpellés par ces récits de miracles qui expriment certes des signes forts du ministère de Jésus, mais nous sommes aussi à la fois très loin de l'idée que c'est à cause des miracles de Jésus que nous avons reçu la foi.

Nous n'avons pas besoin de miracles pour croire. Par ailleurs, si les évangélistes racontent les faits et gestes de Jésus, ils le font principalement à la lumière de sa mort et de sa résurrection, exprimant ainsi à l'avance le matin de Pâques. Il y a en réalité deux grands miracles pour la foi chrétienne : le miracle de la vie, qui nous rappelle à chaque instant que Dieu nous a créés en son amour, et le miracle de la victoire du Christ sur la mort. Ces deux miracles gardent tous deux leur mystère. Car ma vie est un mystère, et ma résurrection, qui fait déjà partie de mon expérience quotidienne, est également un mystère. Peut-être est-ce le mot même de miracle qui crée l'ambiguïté. Pour Jean ce sont des « signes » (*σημεία*), non des « miracles », qui annoncent le Royaume. L'important pour Jésus, c'est le Royaume, – qui est là par sa présence et qui vient parmi nous – et non les miracles.

Et ces signes ont un rapport avec la résurrection. « Trois jours après », dit Jean, il y eut des noces à Cana en Galilée. « Trois jours après sa mort », nous disent pareillement les évangiles, Jésus ressuscita. « Jésus manifesta sa gloire » aux noces de Cana, dit encore Jean. La « gloire de Dieu » qui, dans l'ancienne Alliance, représente la pleine présence de Dieu sur terre, se manifeste sur la croix, dans l'évangile de Jean. Pour Dieu, la gloire n'est pas ce que les hommes imaginent, ce dont ils rêvent, à savoir le succès, la réussite, les honneurs, le pouvoir. Non, la gloire de Dieu manifeste l'amour sur la terre. C'est dans l'abaissement suprême de la croix que se fait la révélation de la plus haute gloire de Dieu, celle d'un Dieu qui descend au plus bas de l'humanité qu'il aime. Un Dieu que nous avons du mal à comprendre car il se manifeste dans le paradoxe : au cœur de l'échec, de la perte et du malheur.

Nous ne comprenons pas Dieu, car Dieu nous dépasse.

Plusieurs passages des évangiles font état de cette incompréhension. Dans Matthieu 12, les scribes et les pharisiens veulent voir un miracle de Jésus, mais Jésus refuse en disant : « Il ne vous sera donné d'autre miracle que celui du prophète Jonas » (comme Jonas, Jésus sera prisonnier de la tombe, puis libéré de la prison de la mort par sa résurrection). Dans Luc 16 nous est contée l'histoire du riche et du pauvre Lazare. Le riche, après sa mort, demande à Abraham d'envoyer un ressuscité auprès de ses frères pour qu'ils croient, et Abraham répond : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils n'écouteront pas plus cet envoyé, même s'il est ressuscité d'entre les morts ».

A Cana, nous dit Jean, il fallait discerner la révélation de la gloire de Dieu. Or l'avons-nous perçu, ou est-ce que nous nous sommes contentés de n'y voir qu'un autre « miracle » ? Peut-être aussi avez-vous été surpris quand Jésus interpella sa mère en disant : « Femme ! » Mais plus tard, du haut de la croix, Jésus lui dira : « Femme ! Voici ton fils » en parlant de Jean (Jn 19 :26). Ce n'est donc choquant qu'en rapport à nos mœurs d'aujourd'hui. Plus choquant serait encore : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? » Ce qui pourrait vouloir dire : nous n'avons rien de commun ! Nous ne sommes pas du même camp ! Mais tel n'est pas le cas, car Jésus explique lui-même ce qu'il veut dire : « Mon heure n'est pas encore venue ! »

Si donc nous ne comprenons pas ce que Jésus dit, c'est que nous ne prenons pas la peine de déceler les fines allusions dans son discours. De fait, notre incompréhension naît souvent de la méconnaissance du contexte, voire de l'expression utilisée. Plusieurs exemples illustrent ce propos. Par exemple, quand Jésus parle d'un « chameau qui passe par le chas d'une aiguille », qu'il dit aux pharisiens « vous filtrez le moucheron et avalez des chameaux », ou encore « détruisez ce temple et je le reconstruirai en trois jours », nous comprenons ce qu'il dit que parce que nous en avons eu l'explication. La plupart de ses paraboles sont également hermétiques, même pour ses disciples.

Dans la langue française, il existe aussi des expressions que nous ne comprenons plus très bien et que l'on n'utilise plus aujourd'hui. Exemple : payer rubis sur l'ongle. Cela signifie : payer tout et tout de suite, sans remise, ni crédit ni délai. Payer comptant. Payer cash. Et ce *payer cash*, rapide, moderne, a supplanté *payer rubis sur l'ongle*, locution élégante, littéraire, au demeurant obscure. En fait, il s'agit d'une histoire de vin rouge. L'expression signifie vider son verre jusqu'à une dernière goutte qui pourrait rester en équilibre sur un ongle (curieuse gymnastique). Et du vin entièrement bu, on est passé à l'argent entièrement versé...

Dans le cas qui nous occupe, le vin de Cana renvoie à la Cène, laquelle est signe du Royaume et de la Résurrection. Concernant Jésus, l'expression qui conviendrait le mieux serait encore « boire la coupe jusqu'à la lie ». Il lui faut aller jusqu'au bout de l'amour. Faire l'expérience du néant, de la séparation radicale. Et passer de la mort à la vie. Car au bout de l'amour, il y a la joie. L'histoire des noces de Cana et de l'eau changée en vin est pour nous le symbole de la joie partagée. Jésus nous offre la joie du Royaume. Il nous donne accès au Paradis.

Mais nous multiplions les raisons pour ne pas comprendre. L'une d'entre elles, de loin la plus tenace, c'est l'usage de notre raison. Pour nous, une histoire n'est vraie que si elle s'est réellement passée. L'histoire est le mythe occidental par excellence : pour nous, quand une chose est historique, elle est réelle. Nous prônons, en Occident, l'hégémonie de la raison. Il n'y a aucun mystère, il n'y a que des phénomènes inexplicables. Un jour, si ce n'est pas déjà fait, les scientifiques nous expliqueront comment changer de l'eau en vin. Tel est l'espoir et tel est notre orgueil. Bien des gens rêvent encore d'une science universelle, en s'en tenant à la possibilité théorique de saisir la réalité grâce au langage mathématique. Mais la science, pour importante qu'elle soit, ne représente pas tout. Un fait scientifique semble équivalent à un fait réel. Mais c'est enfermer le réel dans nos concepts. La réalité n'a pas besoin du sceau de la science ou de l'histoire pour exister.

Une autre difficulté, bien entendu, serait d'attribuer à chaque phrase de la Bible une réalité indiscutable. Ce serait faire preuve de fondamentalisme que de prendre le tout de l'Écriture au pied de la lettre, au détriment de l'esprit. Dans notre histoire, en l'occurrence, ce serait de dire que « la vérité est dans le vin » (*in vino veritas*) et qu'il faut donc boire pour croire.

Mais l'évangile ne nous encourage pas à devenir des ivrognes. Et la Cène ne devrait pas non plus dissuader ceux qui ne boivent pas d'alcool. Il se trouve que plusieurs parmi nous ne boivent pas à la coupe parce qu'elle contient du vin. Or, l'Église l'a accepté, on devrait parler du jus de la vigne plutôt que du vin dans notre Cène. Le vin de l'époque était certes moins alcoolisé qu'il ne l'est aujourd'hui. Pour le dire plus simplement, ceux qui ont communiqué avec Jésus ont bu du jus de raisin et celui qui l'a renié du Judas nanas.

Plus sérieusement, un proverbe biblique nous dit: «Ne regarde pas le vin lorsqu'il est d'un beau rouge, qu'il déploie sa robe dans la coupe et qu'il coule aisément. Par la suite il mord

comme un serpent, il pique comme un aspic» (Pr 23 : 31-32). A en observer la nuance sombre, l'éclat brillant, le disque un peu épais qui s'attarde sur les bords du verre, l'œil discerne le plaisir du nez et des papilles gustatives. Le goûteur vante le bouquet légèrement épicé de ce grand cru, combien ce vin est ample et long en bouche. Mais l'ivrogne, qui ne recherche que l'ivresse, est privé de toute sagesse, de toute maîtrise : il se donne sans retenue et boit ce breuvage comme il se laisserait aller avec confiance dans les bras de l'être aimé. « Ne regarde pas le vin quand il rougeoie », dit le proverbe, en évoquant à la fois le problème de l'addiction et celui de l'amour, du désir. C'est qu'en effet l'amour est comparé à l'ivresse. Nous lisons dans le Cantique : « Les baisers sur ta bouche sont comme le vin du bonheur... Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi » (Ct 7 : 9-10).

A Cana, c'est la fête et c'est une fête particulièrement remarquable : c'est une noce comme celle qu'annoncent les Prophètes (Es 62 : 4-5) et comme celle dont parle Jésus (Mt 22 : 1-14). Le Royaume est souvent comparé à un banquet, à un mariage, à un repas de noces. Le festin nuptial est l'image symbolique des jours où viendra le Messie. Jésus est le Fiancé de la parabole en Matthieu, ainsi que dans le livre de l'Apocalypse.

Platon, dans *Le Banquet*, fait dire à chaque convive une interprétation différente sur l'amour. Les évangiles comparent le Royaume à un repas de noces, ce qui veut dire que l'amour se trouve au centre de leurs préoccupations. Or « Dieu est amour ». Par lui, nous sommes appelés à croire qu'un meilleur monde est possible, que le Royaume dont nous parle Jésus, arrive réellement sur la terre. La foi traduit cette espérance et nous engage dans la charité. Jésus dit à Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (Jean 20 : 29). Et grâce à cette parole, nous avons osé aimer.

En règle générale, nous sommes fiers de notre raison, de notre science, de notre démocratie et nous en avons conclu que nos conceptions occidentales sont la vérité plus ou moins absolue que nous devons imposer au reste du monde. Blaise Pascal disait cependant que « le cœur a ses raisons que la raison ignore ». Ce n'est pas le jus de raison que nous donne à boire le Christ, mais le fruit de sa Passion.

Jésus a fait un « signe » à Cana, le tout premier signe selon Jean, à l'instar d'un jeune homme qui aurait fait un clin d'œil à l'élue de son cœur. C'est Lui le véritable Amoureux qui nous convie aux noces. Comme le dit le poète : « le vin de ton amour a coulé dans mes veines et mon imagination ivre a conçu ta beauté ». L'ivresse divine, c'est l'amour qui me fait perdre la tête. Oui, Seigneur, Ta présence m'enivre et c'est par cette ivresse que je peux voir la Beauté : la beauté du monde qui émerveille les incroyants quand ils contemplent la Nature, comme celle de Dieu qui a sculpté son image sur le visage de chaque être humain.

**JC PERRIN**